

DÉSOLATION DES CAMPAGNES EN 1442

Mesdames, Messieurs,

Notre président, Georges Moulin m'a demandé de vous exposer l'état du pays autour de Cadouin, dans le Périgord Méridional. Excellente idée ! un monastère, même caché au milieu des bois, est tributaire de son milieu, il ne peut subsister que si ses granges sont exploitées, malgré le désir des moines de vivre en dehors du monde.

Or, dès le début de la guerre de Cent Ans, le recrutement des frères convers qui était déjà bien ralenti, s'est arrêté complètement. Les laïcs employés par les moines ont disparu, morts de diverses calamités ou partis vers des cioux plus cléments. Les moines, abandonnés dans une abbaye qui se dégrade chaque jour, n'ont pas la vie facile de leurs frères logés à Toulouse avec le suaire. Ils vivent péniblement de lopins de terre qu'ils cultivent eux-mêmes, oublient la règle de Saint-Benoît et la situation ne fera que se dégrader, jusqu'au retour du suaire et de la paix en 1455. Nous ne pouvons comprendre l'histoire de l'abbaye de Cadouin sans connaître l'état des lieux, et celui-ci n'est pas brillant.

Je précise tout de suite que je ne suis ni un Louis Grillon, ni un Marcel Berthier, ni un Delluc, Brigitte ou Gilles, mais un simple retraité qui trouve son plaisir dans l'écriture de romans historiques traitant du Périgord... et de Cadouin. Je pille sans vergogne les historiens, ils sont là pour donner du grain à moudre aux romanciers, aucun d'eux ne m'en a fait le reproche.

Dans *Les Chemins de Jean Bouloc*, j'ai raconté la migration des pagès du Rouergue vers le Périgord du sud et le Haut Quercy. J'ai voulu savoir pourquoi et comment mes ancêtres avaient quitté leur village de Carcenac dans le Ségala pour s'installer à Ayguepares. La guerre de Cent Ans avait fait des ravages chez nous comme ailleurs, mais je ne pensais pas qu'il y eut une telle dévastation pour expliquer la migration. Avant de parler des chariots bâchés qui se dirigeaient vers notre Far-west, (dixit Jean Lartigaut), il me fallait dresser un état des lieux. C'est dans ce but que je me suis mis à fréquenter encore plus qu'avant, et avec un grand plaisir, les historiens du Périgord et du Quercy, les biographes de Seguin de Badefol, de l'archiprêtre de Vélignes ou de Rodrigue de Villandrando. Une mention particulière à Françoise Auricoste et à Jean Lartigaut.

Je le répète, je n'ai fait aucune recherche historique personnelle, je ne suis pas qualifié pour cela. Je cite des phrases ou des paragraphes entiers des bons auteurs.

Raconter en détail l'histoire de notre pays à la fin de la guerre de Cent Ans prendrait des jours et d'ailleurs elle est loin d'être connue à fond, de nombreux documents attendent d'être décryptés et publiés, n'est-ce pas Louis Grillon ? N'ayez aucune crainte, je m'arrêterai aux grandes lignes pour recadrer ce que beaucoup d'entre vous connaissent fort bien.

Entre les rivières Lot et Dordogne, la ligne de front France-Aquitaine (ou France-Angleterre), passait, en gros, par l'axe Sarlat-Fumel. Frontière oh combien fluctuante ! Il n'y avait guère de combats d'armées, sauf à la fin. C'était une guerre de garnisons, de mercenaires, qui s'est éternisée pendant les trois quarts d'un siècle. Pour Jean Maubourguet, notre pays était **le triangle de fer et de feu**.

Les troubadours qui portaient au loin l'éclat du Périgord s'étaient tus. L'ère des poètes était terminée, remplacée par celle des brigands et des chefs de bandes.

A quels faits établis, à quels indices pouvons-nous nous fier pour apprécier la dépopulation ?

Jean-Noël Biraben a publié la liste des habitants de la châtellenie de Belvès recensés en 1351 et 1365. Sont inclus dans cette liste les paroisses proches de Cadouin : Urval, Paleyrac, Fongalop entre autres. 1.205 feux ont été recensés en 1351 avec les noms des chefs de famille mentionnés ; en 1450, on ne retrouve plus que de rares patronymes.

En feuilletant l'Histoire de l'Aquitaine, nous remarquons avec Charles Higounet que « Les comptes de recettes de la taille traduisent bien à Périgueux la baisse générale de la population. 1 319 feux en 1366, 802 en 1397, 200 en 1455. » Et pourtant les paysans s'étaient en majorité réfugiés derrière les murailles.

La peste ravage le Sarladais en 1440 et 1441, juste avant la libération de Belvès le 16 septembre 1442, mais elle sévit de façon sporadique depuis un siècle. A cause d'elle le château de Montfort est abandonné en 1441. Pour que les Anglais ne s'y installent pas, les consuls de Sarlat y ont envoyé des hommes, qu'on est allé chercher dans la Corrèze. De même à Domme. A Sarlat on ne trouvait pas assez de gens pour garder la ville.

Jean-Joseph Escande, dans son *Histoire du Périgord*, fait remarquer « En 1435, les revenus de l'église de Sarlat, qui étaient de deux mille livres petit tournois sont descendus à deux cents, à tel point que l'évêque ne peut ni tenir son état, ni réparer l'église, ni fortifier les châteaux, ni assurer le nécessaire aux religieux bénédictins et autres serviteurs de l'église... »

L'évêque de Périgueux constate vers 1442 que « le divin culte est méprisé, les églises sont souillées, transformées en forteresses ou en prisons et deviennent presque des cavernes de brigands »

Les revenus de l'église St Etienne de la Cité sont descendus de six mille à trois cents florins. En 1443 le monastère de Dalon est ruiné. En 1445, dévastée l'abbaye séculaire de St-Astier. Il n'y a plus de paroissiens, et, en 1449, plus de culte divin au monastère de Saint-Amand de Coly, abandonné. »

En 1897, le père H. Denifle a écrit un vaste ouvrage, *La Guerre de Cent Ans et la désolation des églises, monastères et hôpitaux de France* et insisté sur la détresse du diocèse de Cahors. Sa documentation provenait de l'*Informatio Caturcensis*, enquête sur la carence des bénéfices quercinois vers 1387-90. Des témoins dignes de foi avaient été interrogés. Il n'est question dans ces dépositions, souligne Jean Lartigaut, que des guerres ininterrompues et des épidémies qui leur font escorte, en particulier la peste. Les guerres, plus que la peste, auraient ruiné le pays. Et il nous reste encore 50 ans pour arriver à la fin de cette guerre chez nous. Les compagnies anglaises ou gasconnes ravageaient le pays, le mettaient en coupe réglée par la violence ou les compromis : les souffertes ou pâtis (aussi : pactis d'où le verbe pactiser). Guerre militaire, puisque les lieux fortifiés et partant le contrôle de l'espace Quercy-Périgord en était l'enjeu, mais aussi guerre économique, car le profit, le butin en hommes rachetables et en cheptel moins noble, restait le but pratique de maintes entreprises. Lorsqu'il ne fut plus possible de survivre, n'ayant plus rien à préserver, les malheureux habitants s'enfuirent vers des contrées plus paisibles. Un prêtre de Cahors exagérait tout de même un peu quand il déclarait : "il y a davantage de Cahorcins à Montauban, Toulouse et Montpellier, qu'il n'en reste à Cahors". Des Belvésois ont émigré à Bordeaux et d'autres ont fondé une petite colonie à Madrid, nous apprend Jean-Noël Biraben.

En 1440, Rodrigue de Villandrando quitte la Bourgogne pour se mêler à la guerre qui s'est ranimée entre la Dordogne et le Lot, aux confins des pays d'Agenais, Périgord et Quercy. L'union de ces trois évêchés est matérialisée à Lavour, à la Fontaine-des-Trois-Evêques. Allez vous y promener, le paysage est étonnant à deux pas de la route nationale 710, derrière la scierie. Voici ce qu'écrit en 1879 Jean Quicherat, directeur de l'Ecole des Chartes, quand il aborde l'arrivée chez nous de Rodrigue :

« Cette contrée était l'image de la désolation. Les capitaines à croix blanche et les capitaines à croix rouge n'avaient pas cessé de s'y poursuivre depuis la rupture du traité de Brétigny, de sorte qu'elle en était à sa soixante-dixième année de tribulations. Qu'on se figure des lieux foulés de la sorte pendant près de trois quarts de siècle. Un peu loin des grandes villes, surtout dans la partie quercynoise, il n'existait

plus ni culture, ni chemins, ni délimitation de propriété, rien de ce qui annonce un pays habité. Des villages entiers avaient disparu ; Gramat, ville autrefois florissante, était réduite à sept habitants ; toutes les maisons y formaient des tas de décombres qu'on avait fouillés et comme passés au tamis pour en extraire le bois. On n'y eut pas trouvé un bâton, de quoi lier une botte de foin, si l'on en croit l'enquête sur l'état du pays en 1440, faite à la poursuite de l'abbesse de l'hôpital d'Issendolus.

Ça et là seulement émergeaient, comme autant d'oasis, quelques points plus favorisés, qui étaient des positions stratégiques importantes, et à cause de cela incessamment disputés: »

Continuons de lire Jean Quicherat :

A partir de Lavercantière, Rodrigue lance ses 4.000 Espagnols à l'assaut des Anglais et s'empare de Fumel. Il ne laisse plus de repos aux capitaines anglais, s'empare d'Eymet et d'Issigeac, puis de Tonneins. Il remplit de terreur les trois diocèses de Périgueux, d'Agen et de Bazas. Et pourtant il agissait pour le compte du roi de France. Si vous ne le savez, apprenez que Lavercantière est un village de quelques maisons tout près de Salviac, aux confins du Périgord. Vous devinez ce qu'il reste, de Gourdon à Tonneins, après le passage de ces 4.000 brigands.

JEAN LARTIGAUT

Les archives des seigneuries religieuses ou laïques, celles des cités, sont des mines de renseignements et sont encore loin d'être épuisées. Mais, pour étudier l'histoire de nos prédécesseurs sur le sol du Périgord Méridional, leur fortune et surtout leur infortune, les minutes des notaires sont une mine précieuse et précise. Quand vous avez déchiffré une donation-partage, un inventaire après décès, un testament, vous êtes plongés dans la vie d'une famille, vous la connaissez, souvent vous savez d'où elle vient.

Jean Lartigaut, le président de la Société Historique du Lot , a publié en 1978 sa thèse consacrée à “ **L'Etat des Campagnes du Quercy après la guerre de Cent Ans** ”. Se basant sur l'étude des archives de notaires, il a soigneusement étudié le repeuplement des campagnes, mais, à mon humble avis, il a eu le grand tort de s'arrêter aux limites départementales, nous aurions été heureux de son intrusion à l'intérieur de nos frontières. Espérons que les nouvelles générations de rats d'archives combleront les lacunes ; certaines et certains ici présents sont déjà au travail.

Nous lisons à la page 31 de ce document très dense de 600 pages : « Il est permis de s'interroger sur l'état des chemins vers 1450 dans une contrée ruinée par les guerres. Les notaires, souvent prolixes déclarent, à Sénailhac-Lauzès, dans le causse de Gramat, à Besse en Périgord, qu'à l'époque de l'acte d'inféodation, un homme à cheval et même à

pied n'aurait pu traverser la seigneurie. Bien sûr, cela n'est pas à prendre au pied de la lettre, ce n'est au fond qu'un cliché. »

Je crois même qu'on peut en douter pour Besse. La grande voie de communication empruntée tous les jours par les troupes anglaises de Belvès pour se rendre à Marminiac et Cazals, passe à 3 km du village, mais en dehors de cette route il n'était pas facile de circuler.

Je continue de citer largement Jean Lartigaut, sans entrer dans les détails cependant, ni dans la discussion, car il estime que pour porter un jugement équitable sur les témoignages de *l'Informatio*, il faut corriger les excès d'un vocabulaire peu nuancé, utilisé par des hommes dont on ne peut attendre une impartialité rigoureuse. Parmi les localités du type *deserta, destructa et deseparata*, Frayssinet-le-Gourdonnais conserve encore 18 feux sur deux cents, perdant tout de même quatre-vingt-dix pour cent de sa substance. A Creyssac, on passe de trois cents feux à six. Les alentours des villes étaient particulièrement dévastés, on n'entendait plus le chant du coq aux environs de Cahors.

Même en relativisant, le faisceau de témoignages justifie une vue pessimiste de la situation vers 1440. Les dernières compagnies qui déguerpièrent du Quercy et du Périgord méridional laissent derrière elles un pays dévasté.

Le bilan de la catastrophe peut s'établir en étudiant le repeuplement des zones désertées qui se traduit par des accensements collectifs ou individuels consentis à partir de 1440 en faveur d'une population nouvelle venue du Limousin, d'Auvergne et du Rouergue.

Il s'agit cette fois d'une invasion pacifique succédant aux opérations militaires. Elle s'ébauche même avant le retour complet de la paix. Les premiers colons arrivent en petit nombre, dès 1440. Ce courant d'immigration se maintiendra jusqu'à la fin du siècle avec un maximum entre 1450 et 1470.

Cette immigration peut s'étudier avec les fonds des seigneuries laïques, mais elles sont peu nombreuses, avec les fonds des seigneuries religieuses, mais beaucoup ont été détruites. Les minutes de notaires donnent des renseignements riches et précis, mais celles antérieures à 1500 sont, elles aussi, assez réduites. Par contre, elles sont nombreuses après cette date, bien qu'inégalement réparties dans le temps. Les registres des années 1440-1460 feront connaître les accensements. Le seigneur, après avoir prouvé que les biens à concéder à un ensemble de familles sont "stériles et inhabités, à cause des guerres et mortalités", donne à cens tout un LIEU qui correspond souvent à une paroisse. Ceci démontre qu'il ne restait plus personne sur ce lieu, le notaire et les preneurs l'attestent. La seigneurie de Besse a été repeuplée en 1454 en vingt pagésies par Raymon-Bernard de Gauléjac. Ont été aussi étudiés

les petits indivis de Vivinière, paroisse de Bouzic, Péchembert, paroisse de Gaumier et Plapech à Saint-Martial-de-Nabirat.

Après 1470, les registres des notaires renfermeront les transactions entre seigneurs et paysans modifiant le bail primordial, ou alors des ventes de fractions d'un lieu. Quant à l'origine des immigrants, elle est fournie par les accensements mais aussi par les actes touchant à la vie familiale : mariage, dots, testaments etc.

Les accensements de mas sont aussi intéressants à étudier, car ils dévoilent l'origine des preneurs et l'état de ruine des habitations et des terres.

Pour s'expatrier, il fallait au paysan de la montagne de puissants motifs : bras trop nombreux dans un pays froid où l'on ne trouve que l'élevage et la culture du seigle, espoir de trouver des terres chaudes où poussent le froment et la vigne, vastes propriétés louées à des conditions avantageuses. Les liens avec le pays natal ne sont pas rompus, on y revient chercher une femme ou régler des affaires de famille. Mais là, nous entrons dans l'étude des migrations.

Faciles à trouver, en vente aux Editions du Roc de Bourzac, les ouvrages de Françoise Auricoste nous montrent l'état du Périgord méridional et du proche Quercy à la fin de la guerre de Cent Ans. Mas après mas, Françoise Auricoste nous fait participer au repeuplement par des familles venues de la montagne, preuve que la place était libre. Elle étudie les accensements et recoupe les conclusions de Jean Lartigaut. Dans ses dossiers, on retrouve aussi les conditions très avantageuses dont ont bénéficié les premiers colons, preuve de l'état d'abandon complet du pays. Comme Jean Lartigaut, Françoise Auricoste se base surtout sur l'étude des actes notariés.

Ainsi, les actes des notaires de nos campagnes viennent toujours conforter les travaux des historiens, les compléter. A une époque où peu de gens savaient lire, les notaires étaient les intermédiaires obligés. On les rencontrait à Belvès ou Monpazier, mais aussi dans des villages comme Lavour ou Saint-Cernin-de-l'Herm. Les notaires sont les historiens des paysans et des pauvres gens, ils nous fournissent de précieux renseignements sur la densité de la population, sa richesse et son origine ; il est du plus grand intérêt de continuer à déchiffrer leurs minutes, à l'instar de plusieurs de nos sociétaires.

Pour conclure, je répéterai après le regretté Louis-François Gibert, le Périgourdin de Bouzic : “Nous sommes tous des Auvergnats” .

19 août 2000

Michel Carcenac

Issendolus, canton de La Capelle, arrondissement de Figeac